

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 31 (1893)
Heft: 33

Artikel: Onna corda que trossè
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-193768>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

l'homme de procurer la nourriture de la famille, de la protéger, de la défendre ; à la femme de soigner le logis : caverne, hutte ou tente, de préparer les repas, de pourvoir au vêtement.

Mais citons textuellement :

« Dans le berceau de la race humaine, sous le ciel clément de l'Orient, le vêtement fut bien plutôt une question de décence que de nécessité ; mais à mesure que la postérité d'Adam s'étendait sous des latitudes moins favorables, le costume prit une bien autre importance.

» Avant les tissus, on s'était couvert de feuilles d'arbres et de peaux d'animaux, en les assemblant du mieux qu'on pouvait. Les fibres des plantes fournissent le premier fil ; les épines longues et fortes des acacias, des nopals, les premières aiguilles. D'abord indépendantes du fil, elles durent servir comme poinçons à faire des trous où le fil assembleur passait à la façon d'un lacet. Quand on eut imaginé d'y pratiquer un œil, un chas, ce fut un grand progrès ; le travail devint plus facile, par conséquent plus rapide.

» A ces épines et aux arêtes de poissons, employées pour le même usage, succéderent les aiguilles en bois, en ivoire, en bronze, en or, en fer, très grosses d'abord, de plus en plus menues et déliées.

» Les hommes, très directement intéressés au succès du travail des femmes, ont appliqué leur esprit inventif à perfectionner les instruments dont elles se servaient.

» Il semblait que le dé, ce « chapeau du doigt », comme l'appellent les Allemands, destiné à protéger le doigt de la couseuse contre le talon de l'aiguille, ait dû être inventé d'assez bonne heure ; mais non, l'antiquité s'en est passée ; le dé est relativement moderne, et, sauf erreur, on ne le voit guère apparaître qu'au XII^e siècle.

» Le premier travail manuel de la femme fut donc la couture et la broderie qui en dérive ; l'art de filer et de tisser ne vint qu'après. — Le goût de la parure est si naturel que le premier vêtement fut peut-être brodé.

» Les patriarches étaient pasteurs, les troupeaux de moutons et de chèvres leur fournissaient la nourriture et les éléments du vêtement. La première matière filée fut donc la laine. On sut bientôt teindre celle-ci en diverses couleurs et faire des tissus rayés et brodés. On se rappelle la robe bigarrée de Joseph.

» Ce sont les femmes qui filent, ce sont elles aussi qui tissent, et, quel que soit leur rang, elles ne se dispensent point de ces utiles travaux. A quoi, du reste, auraient-elles employé leur temps si elles n'avaient occupé leurs doigts ? Elles ne dansaient point, ne faisaient pas de musique, ces arts étant laissés

aux esclaves ; elles ne recevaient ni ne rendaient de visites, ne lisaien ni n'écrivaient, et pour cause ; il n'y avait alors ni petits, ni grands journaux, moins encore de revues ; on ne faisait pas de conférences ; ces dames ne pouvaient songer à embrasser de professions libérales, ni à revendiquer des droits politiques : c'est ce qui explique la quantité de laine qu'elles ont filée et d'étoffes qu'elles ont tissées. »

Onna corda que trossè.

Dein lo vilhio teimps, lài avâi à râ la bouenna que sepârè lo territoire dè R. dè cé dè V. onna granta sapalla que sè trovâvè atant su on territoire què su l'autro, et qu'êtai ào fin bord d'on déru-pito iô la sapalla sè cllieinnâvè dza on bocon. Coumeint lè dzeins dâi dou veladzo viquessont ein pé lè z'ons avoué lè z'autro, lè z'hommo rassis sè sont de : « Por ora, va bin ; mà on ne sâ pas que pâo arrevâ et dû ce à on part d'annâies, cllia sapalla per indévi porrâi bailli dâo grabudzo s'on la laisse iô l'est. Foudrai petêtrè mî la copâ, l'einmoulâ et sè partadzi lo bou eintrè lè duè coumounès ; » et l'est cein que fut décidâ pè lè duè municipalitâ.

Lo dzo iô dévessont la déguelhi, on senâ la coumon dein lè dou veladzo. Clliao dè V. sè désiront que clliao dè R. lài sarion avoué dâi z'utis et dâi z'ésès, et lài alliront lè mans vouâisûs. Clliao dè R. sè peinsiront la méma tsouza, dè manière et dè façon qu'arrevâ lè, n'aviont ni détrau, ni iâodzo, ni resse et ni corda.

On ne pâo portant pas châi étrè venus po rein, se sè desiront, et coumeint la sapalla peintsivè dza lo contr'avau, sè peinsâront : « S'arâi bin lo diablio s'on la pâo pas traire eintrè ti no ! »

Adon coumeint l'etiont prâo suti, l'ont bintout z'u ruminâ coumeint faillâi lài s'ein preindrè. L'ont de : « No faut férè la tsaina ein no z'appondeint du lo coutset, avau, et clliao que resteront que bas, tireront ferme, et n'ia pas moian qu'on ne l'aussè pas. »

L'est cein que l'ont fê. Yon dâi syndiquo, qu'êtai d'attaque, grimpè amont coumeint on etiâiru, eimpougnâ dâi duè mans lo coutset de la sapalla et lài sè crampounâ. On autre grimpè après li, lài accrotse lè piautès et restè peindu on momeint ; on troisiémo sè va croisi ài pâ dâo second et adé dinsè tantquè que bas. Quand cein fâ onna tsaina prâo granta, clliao qu'etiont restâ avau, eimpougnont lè tsambès dâo derrâi et atteindont lo coumandémeint po teri et trevougni, po mettrè bas la sapalla.

— Atteinchon ! criè l'autre syndiquo, qu'êtai restâ avau ; vé criâ tant qu'à trâi, et hardi ! teri ferme !

Yon !...

— Arretâ-vo vâi on momeint, criè l'autre syndiquo, qu'êtai crampounâ ào coutset, vu mè cratchi su lè mans !

Lo gaillâ sè dépond dè la sapalla po sè cratchi su lè mans, et vo dévenâ lo resto : Cein fe on betetiu dè la met-sance, kâ veginront ti avau lè z'ons per dessus lè z'autro ; lè têtès, lè piautès, lè brés, lè prussiens, tot étai mécliâ permi lè bossons et lè z'essertadzo, que diabe lo pas l'ont volliu reférè la tsaine et la sapalla est restâie su plianta.

Sous le titre : **Mariages expéditifs**, le capitaine Trivier, bien connu par ses beaux voyages d'exploration, raconte ainsi dans le *Petit Parisien* la conversation qu'il a eue, sur le steamer *Cameroun*, avec deux missionnaires protestants de la congrégation de Bâle :

« Parmi les passagers du steamer *Cameroun*, ce steamer anglais qui m'emportait vers la côte d'Afrique, se trouvaient deux missionnaires de la congrégation de Bâle, en Suisse. L'un d'eux, natif d'Accra, sur la Côte-d'Or, rentrait dans son pays qu'il avait quitté depuis quatre ans. L'autre était un Allemand pur-sang.

» Les heures sont longues à bord d'un steamer, surtout lorsqu'il est anglais ; aussi faute de mieux, liai-je conversation avec les deux jeunes luthériens, qui n'étaient pas des plus ferrés sur les textes.

» Dès que leur instruction théologique est jugée suffisante, le comité de Bâle les adresse à l'une de leurs maisons du golfe de Guinée, d'où ils sont dirigés sur des points convenus d'avance. Selon leurs aptitudes, ils deviennent ou charpentiers, ou forgerons, ou cordonniers, ou calicots, car la mission bâloise possède un peu partout des établissements où le naturel peut se fournir de tout ce dont il a besoin.

— Eh ! demandai-je à mes deux mystiques, s'il vous prend la fantaisie de vous marier, avez-vous au moins la faculté de rentrer en Europe pour vous choisir une femme ?

— Oh non ! me fut-il répondu ; nous n'avons pas besoin de nous déranger. Nous écrivons à ce sujet au comité de Bâle qui, par le plus prochain courrier, nous expédie notre épouse.

— Comment ! leur dis-je en bondissant, on vous envoie une femme que vous ne connaissez pas, une femme que vous n'avez jamais vue ! une femme qui peut être blonde quand vos rêves d'amour vous portent à désirer une brune ! une femme qui peut ne pas aimer la choucroûte quand vous en raffolez ! Mais c'est inouï et tout à fait invraisemblable ce que vous me racontez-là !

— C'est pourtant ainsi, reprit l'Allemand, nous ne connaissons nullement